



## Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

## MODES.

« UN désert et le cœur de Jules ! » disait à sa mère une jeune fille à la voix douce et aux cheveux blonds ; cette phrase s'était échappée lentement de ses lèvres, et quoique les yeux bleus de Maria n'exprimassent alors qu'une tendre langueur, cette détermination était irrévocable.





Un régiment était en garnison dans la petite ville qu'elle habitait; Jules de B\*\*\* faisait partie des officiers. Il était dans cet âge heureux où le cœur bat si vite; il vit Maria et en devint éperdument amoureux: une jolie tournure, de l'esprit, de nobles qualités, plaidaient en sa faveur; il fut aimé.

La mère de Maria combattit d'abord cette passion. Jules, il est vrai, était issu d'une noble famille; mais la fortune ne le partageait pas aussi bien que l'honneur. Maria opposait aux raisons de sa mère cette réponse faite toujours d'un ton calme: « Un désert et le cœur de Jules. » Cette volonté de lui être unie, énoncée d'une manière aussi ferme, augmentait l'ardeur du jeune amant. Il admirait le caractère de Maria; car, lorsque le cœur est prévenu, on prend pour de la force d'âme ce qui souvent n'est que de l'entêtement. La mère céda; le mariage se fit.

Quand on a dit qu'un désert et le cœur de son amant peuvent suffire au bonheur, on doit se trouver heureuse dans une petite ville que l'on a toujours habitée, qui rappelle les plaisirs de l'enfance comme les premiers rêves de la jeunesse; aussi, Maria ne désirait rien, et le jeune ménage vivait dans la plus parfaite union: avec l'amour, on est si riche de bonheur!

Rien n'est moins stable qu'un régiment en garnison: six mois s'étaient à peine écoulés, que celui de Jules reçut l'ordre de partir pour une ville peu éloignée de Paris; l'idée d'un voyage sourit à Maria: tout ce qui est nouveau plaît à la jeunesse.

Ils traversèrent un pays aride et désert, entouré de montagnes, de rochers, et coupé seulement par quelques bois de sapins. Jules dit doucement à sa femme: « Te souviens-tu de ta devise: *Un désert et le cœur de mon amant*? Maintenant vivrais-tu ici seule avec moi? — Oui, répond Maria, dans la belle saison; mais l'hiver... Ah! l'hiver, cette campagne doit être bien triste. »

A vingt lieues de Paris, on a quelques aperçus de ce luxe, de cette grâce qui impriment à toute la France un caractère riche et élégant. Quelques acteurs célèbres vinrent, dans la belle saison, faire applaudir leurs talens.

Les marchandes de modes allaient souvent chercher dans



la capitale ces gracieuses et élégantes coiffures qui donnent plus de piquant à la physionomie, rendent plus séduisante encore une femme qui pourrait se passer d'art pour plaire, et réparent les ravages du tems, en déguisant les rides qu'il a apportées sur un visage autrefois joli.

Maria trouve une grande différence entre ces modes et celles de sa petite ville ; elle essaie un riche bonnet de blonde, et demande à Jules si elle n'est pas plus jolie que lorsqu'elle avait le chapeau de paille orné d'un simple ruban. Un signe de tête de son mari lui apprend qu'elle était aussi bien ; peut-être mieux, pense-t-il tout bas... l'hiver est arrivé.

Quelques jeunes femmes, amies de Maria, vont souvent à Paris ; elles en parlent avec enthousiasme : elle est si attrayante, cette ville, quand on ne l'habite pas toujours ! Maria, pour la première fois, soupire : peu à peu, vient le désir, puis l'ennui : l'hiver se passe ainsi.

Un matin, Jules annonce à sa femme qu'une lettre importante l'oblige à partir pour Paris ; il lui demande si elle veut l'accompagner. Maria tressaille de plaisir ; ils partent.

Cette belle ville se présente aux yeux étonnés de la jeune femme ; elle veut tout voir, et tout n'est pour elle qu'un enchantement. Là désormais elle veut vivre ; là seulement elle peut être heureuse : la vie de province lui est devenue insupportable. Ah ! que Paris est séduisant pour une jeune tête !

Le congé de Jules expire : il faut quitter ces plaisirs, devenus si chers à Maria ; mais elle a tout prévu. Elle aborde son mari d'un air doux, et lui dit : « Mon ami, entrez dans un régiment de la garde ; ils ne sont jamais éloignés de Paris : vous obtiendrez facilement des permissions, et vous viendrez me voir ; car, bien décidément, je ne veux pas retourner en province. » Tout cela était dit avec beaucoup de calme, et les yeux de Maria avaient leur expression de douceur habituelle. Jules demeura stupéfait ; il voulut raisonner ; mais on lui répondit : « Je reste à Paris. » Il se fâcha, s'emporta ; mais, à tout ce qu'il dit, il reçut cette réponse prononcée d'un ton tranquille : « Je reste à Paris. »

Peu de tems après, Jules passa dans un régiment de la garde : se trouva-t-il bien de sa condescendance ? c'est ce



que l'histoire ne nous apprend pas ; mais ce que nous savons tous , c'est que cette jeune fille , qui ne voulait qu'un *désert et le cœur de son amant* , ne se plaît aujourd'hui que dans des salons pompeux , où mille hommes la courtisent , et où , toute brillante de grâce et d'élégance , elle donne le ton à la mode. Plus d'une de ses jolies toilettes nous ont servi de modèle , et c'est encore sur elle que l'on a vu admirer ces jours-ci une robe en organdi couleur paille , sur laquelle étaient brodées , en laine cachemire , des guirlandes en bruyère bleue , qui formaient colonnes sur le jupon , et se terminaient au-dessus de l'ourlet par des touffes de bruyère détachées. Les manches en tulle uni étaient fixées au poignet par une manchette formée d'une double rangée de point d'Alençon , qui se rapportait au point qui garnissait la pélerine aussi en tulle uni. Le chapeau , porté avec cette toilette , était en paille de riz , orné de trois branches de bruyère bleue , placées en oiseau de paradis ; il était doublé de crêpe bleu et entouré d'un voile de blonde. La ceinture , en gros grains paille , était brodée en bleu ainsi que les gants. Une grosse chaîne d'or sur le cou , à laquelle était attachés une clef d'or dont la tête était entourée de turquoises , et un petit flacon d'émail pas plus grand qu'une pièce de vingt francs , suspendu au petit doigt , complétait l'harmonie et l'élégance de cette toilette.

— On voit de charmantes capotes dont le fond est en gros de Naples peint , et la passe en paille de riz entourée de blonde.

— Les chapeaux , forme anglaise , sont de mode jusqu'à deux heures de l'après-midi. Les plus jolies femmes les ont adoptés pour les promenades du matin , les visites de magasins , les sorties de bain , etc. Ils sont souvent en paille tissée , doublés de rose , et n'ayant pour ornement qu'un seul ruban qui traverse la forme sur la tête et se noue sous le menton.

— On ne distingue aucun changement dans la coupe des amazones. Les femmes qui montent à cheval paraissent cette année préférer les chapeaux en castor noir à ceux gris. Nous avons vu plusieurs amazones en mérinos couleur bleue de Suède ou vert anglais.

— On voit des bottines en gros de Naples de couleurs très-claires pour toilette. En négligé elles sont presque toutes en peau anglaise (couleur de hanneton). Les guêtres en gros de Naples de la même nuance.



ons  
sert  
lans  
où,  
à la  
èle,  
une  
ées,  
for-  
de  
s en  
mée  
t au  
eau,  
trois  
s; il  
nde.  
insi  
elle  
tur-  
une  
était

gros  
nde.  
qu'à  
ont  
sins,  
lou-  
qui

des  
ette  
gris.  
leue

rès-  
s en  
s de







*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N.º 5. près le passage de l'Opéra.  
 Chapeau de paille de riz orné d'oiseaux de paradis. Robe de Cote-pâlie garnie de faranges  
 par M.º Huchet. Pelerine de tulle. Des magasins de M.º Luyen rue Montmartre N.º 267.

Boule  
 1 Chapeau  
 Notre Plu  
 Contamin





### *Petit Courrier des Dames.*

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2<sup>e</sup> près le passage de l'Opéra.

1 Chapeau de gros de Naples orné d'une branche de fleurs en plume Des magasins de M<sup>r</sup>.  
 Nobre Plomassier rue du Caire N<sup>o</sup> 7. 2 Chapeau de Crêpe Des magasins de M<sup>lle</sup>.  
 Contamine rue de Richelieu N<sup>o</sup> 67. 3 Bonnet en tulle.







— On fait séparément des guêtres en gros de Naples gris, qui s'adaptent avec toute espèce de souliers.

— On fait beaucoup de peignoirs en jaconas blanc, entourés d'un large ourlet séparé du jupon par un entre-deux de mousseline brodée au plumetis.

— Aux promenades, aux fêtes champêtres, dans les petites réunions, on voit beaucoup de mousselines à dessins perses, les uns à grands ramages, les autres en petits semés; mais, dans les grands salons, les jolis boudoirs et les riches landaus, on aperçoit beaucoup plus de dessins égyptiens que de tout autre genre.

— Presque tous les schalls en crepe de Chine ont les bords imprimés en dessins de différentes couleurs. Les plus élégans sont brodés en soie plate.

— Depuis quelque tems on a donné aux pelottes les formes les plus variées et les plus singulières. C'étaient des petites poupées représentant des grotesques de tous les genres, qui, bourrées en son, recevaient impunément la piqure d'un millier d'épingles. Cette même invention s'applique aujourd'hui aux sonnettes portatives. On en voit en bronze, en dorure et en toute espèce de composition, qui sont tous de véritables petits sujets plus ou moins originaux.

\*\*\*\*\*

#### MÉMOIRES DE M<sup>me</sup> DUBARRY \*.

Nous ne croyons point que ces mémoires soient réellement l'ouvrage de M<sup>me</sup> Dubarry, mais quelle que soit la plume qui les a écrits, ils sont pleins d'esprit, et fourmillent d'anecdotes plus piquantes les unes que les autres. Il y a peu de tems nous disions combien il est curieux de voir, dans leur intérieur, les personnages qui sont en possession des hauts emplois de la vie. Cette réflexion appliquée aux *Mémoires de M. de Bourrienne*, est encore plus vraie pour ceux de M<sup>me</sup> Dubarry, car on y trouve plus d'intrigues ignorées, de détails privés, et le tableau qu'ils offrent à notre curiosité est plus varié et, pour ainsi dire, plus bourgeois.

---

\* Chez Leroy, Libraire, rue Neuve des Petits-Champs, n° 22, et chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 bis.



C'est quelque chose de bizarre que l'existence de Louis XV mené par cette femme qui ne cherchait qu'à lui faire passer doucement son tems, et lui plaisait par un cynisme de manières qui aurait déplu à tout autre : mélange singulier de piété et de débauche, Louis XV s'amusait aux anecdotes grivoises de sa maîtresse, et avait en horreur Voltaire et tous les philosophes ; il remplissait tous les devoirs extérieurs de la religion et se livrait à tous les désordres du libertinage : ce n'était chez lui ni hypocrisie, ni défaut d'esprit, mais faiblesse de caractère et abandon sans réserve à tous les appétits de la sensualité.

Sa soumission à tous les caprices de M<sup>me</sup> Dubarry n'avait pas de bornes, et il faut voir comme les deniers de l'état étaient employés à satisfaire les goûts de la favorite. La comtesse de Valentinois ayant donné une fête où elle avait invité M<sup>me</sup> Dubarry, le Dauphin qui y était venu, sans savoir qu'il la trouverait, en témoigna vivement son mécontentement. La maréchale de Mirepoix persuada à la Dubarry qu'elle devait indemniser M<sup>me</sup> de Valentinois du désagrément qu'elle avait éprouvé. « Je trouvai que la bonne maréchale avait raison, dit l'auteur, et je l'assurai que je solliciterais une réparation du roi. Je tins parole. Le lendemain le roi me demanda si je m'étais amusée. Je lui répondis que oui. Je n'oubliai pas de raconter ce qui s'était passé ; je dis qu'il fallait récompenser le comtesse de Valentinois de ce qu'elle avait souffert à mon sujet, et priai Sa Majesté de lui accorder un supplément de pension de quinze mille livres.

» Diable, dit Louis XV en se premenant, voilà une fête qui me coûtera un peu cher.

— Elle était délicieuse, sire, et vous ne pouvez pas faire moins pour moi.

— Soit, la comtesse aura les quinze mille livres, mais à condition qu'elle ne recevra plus à mes dépens.

— En vérité, sire, on croirait que vous tirez cette gratification de votre cassette particulière. »

La comtesse eut donc ses quinze mille livres de rente, parce que, pour plaire à M<sup>me</sup> Dubarry, elle avait consenti à subir un affront en présence de toute la cour.

A la même époque, chaque année voyait cinq millions s'engloutir dans les dépenses du Parc-aux-Cerfs, dont M<sup>me</sup> Du-



barry avoue qu'elle était la surintendante, fonction que M<sup>me</sup> de Pompadour avait exercée avant elle, et qui, par un singulier choix, appartenait de droit à la maîtresse en titre.

Ce n'était pas seulement le roi qui se soumettait aux volontés de la comtesse, les ministres eux-mêmes ne rougissaient point de subir ce joug humiliant. Un jour M<sup>me</sup> Dubarry s'imagina que l'abbé Terray veut la renverser, et engager le roi à se lier avec une autre favorite. Elle écrit à l'abbé en ces termes :

« J'ai à vous parler sérieusement, Monsieur l'Abbé, mais »  
 « très-sérieusement et le plus tôt possible. Laissez-là vos »  
 « affaires, celles du roi, comme celles des autres; vous les »  
 « reprendrez quand nous nous serons expliqués, car une ex- »  
 « plication est nécessaire. Il faut qu'elle nous satisfasse tous »  
 « deux : tant pis pour celui dont elle dévoilera la perfidie. »  
 « Bonjour et bonsoir. »

Le ministre alarmé se hâte de déférer à une invitation aussi pressante; il n'était pas beau dans les jours ordinaires, mais ce jour-là quand il parut devant M<sup>me</sup> Dubarry, avec ses yeux tout effarés, avec son visage tout pâle, il lui parut, dit-elle, laid comme le diable. Il affectait un sang-froid qu'il n'avait pas, et il s'avancait cérémonieusement, déguisant sous le respect l'inquiétude qui le rongait. Il voulut faire des compliments, M<sup>me</sup> Dubarry ne le laissa pas continuer.

« Monsieur l'Abbé, lui dit-elle, quelle est votre charge dans le royaume? »

— Madame, répliqua-t-il, non sans hésiter, je suis contrôleur-général des finances.

— Hé bien! moi, je suis maîtresse du roi de France. Voilà ma charge, et j'y tiens. Il m'est donc désagréable que l'on veuille me l'ôter et surtout que ce soit un ami qui prenne ce soin.

— Eh! madame la comtesse, reprit l'abbé en essayant de tourner la chose en plaisanterie, je vous jure que je ne songe nullement à vous supplanter.

— Non, non. Il ne s'agit pas de vous, mais de cette coquise qui ne vaut pas mieux que vous et que vous instruisez à me jouer un mauvais tour. Mais je ne vous laisserai pas travailler tranquillement à ma ruine; et puisque vous voulez la guerre, je vous la ferai franche et bonne. Entendez-vous? »

L'explication continuait, lorsque le roi entra. Le contrô-



leur se retira après avoir balbutié quelques mots, et le roi, voyant le trouble qui l'agitait, voulut en savoir la raison. M<sup>me</sup> Dubarry la lui dit sans hésiter; et le pauvre monarque fut contraint de se justifier à son tour et de protester qu'il n'avait jamais songé à l'infidélité que craignait sa maîtresse. Quant à l'abbé Terray, il obtint son pardon en employant les moyens qui étaient à la disposition d'un contrôleur-général des finances, et le trésor public fit encore les frais de cette réconciliation.

On annonce la prochaine publication des mémoires de M<sup>me</sup> de Chateauroux et de M<sup>me</sup> de Pompadour. Ainsi se trouvera complété le tableau d'un règne qui fut successivement celui des trois favorites.

\*\*\*\*\*

#### ANNONCES.

— La **POUDRE PÉRUVIENNE**, brevetée du Roi, et reconnue par la Faculté et par l'Académie de Médecine, comme la préparation la plus utile pour conserver et embellir les dents et les gencives, se trouve chez M. POISSON, Pharmacien, *rue du Roule, n° 11, près celle de la Monnaie.*

— **THÉORIE NOUVELLE DE LA MALADIE SCROFULÉUSE**, par le Dr SAT DEYGALLIÈRE, Professeur d'accouchemens, Membre de l'Athénée et de l'Académie de Médecine, etc. etc. *Depuis la publication de cet ouvrage important, présenté au Roi et à la Chambre des Députés, tous les malades qui ont été soumis à ces nouveaux et utiles préceptes que l'auteur indique, ont obtenu une guérison parfaite.* Un vol. in-8° à 5 fr. Chez Gabon, libraire, rue de l'École de Médecine; Dondey-Dupré, rue Richelieu, n° 47 bis; l'Auteur, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 10; et chez tous les libraires des départemens.

---

*A ce Numéro est jointe la planche 645.*

---

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.